

Court séjour à Toronto

Luc Chaput

Number 240, November–December 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2005). Court séjour à Toronto. *Séquences*, (240), 6–6.

MANIFESTATIONS

TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

COURT SÉJOUR À TORONTO

Venu au Festival de Toronto à son invitation en tant que critique québécois pour un séjour de quatre nuits, j'ai pu remarquer tout d'abord la qualité de son organisation : horaire facile à lire à cause des codes couleurs pour chacune des sections, une billetterie efficace et une programmation pleine de premières mondiales jouant sur le fait que Toronto est, tout au cours de l'année, un marché test pour la distribution cinématographique en Amérique du Nord. Le film qui suscite l'engouement à Toronto a de fortes chances de sortir plus tard jusque dans les coins les plus reculés. On a assisté durant ce festival, à une course mémorable entre les majors Fox et Paramount pour avoir les droits sur **Thank You For Smoking** de Jason Reitman. Le prix du public, le plus important décerné à ce festival, est allé à un prenant drame social sud-africain **Tsotsi** de Gavin Hood.

Luc Chaput

Pour les critiques et les professionnels de l'industrie cinématographique, des visionnements spéciaux sont organisés tout au long du festival et même assez longtemps en avance. Durant la manifestation, ils ont lieu surtout au multiplexe Varsity et donnent la chance de voir une vingtaine de films par jour. Ayant exclu de prime abord les films assurés d'une grande diffusion, les aléas du calendrier m'en ont fait voir plusieurs sur le thème de la guerre.

les portes ou d'éteindre des chandelles. Un anachronisme étonnant dépare un peu le tout, la déclaration de reddition dite par l'empereur est du 15 août, au moins deux semaines avant sa première rencontre avec le général MacArthur.

J'ai également pu voir un courageux téléfilm français d'Alain Tasma, **Nuit noire, 17 octobre 1961**, fiction très documentée sur la guerre larvée qui avait lieu en région parisienne entre le FNL et la police française pendant la guerre d'Algérie et ses conséquences malheureuses lors de la répression de la manifestation de ce 17 octobre.

Les critiques et gens de l'industrie ont aussi droit à deux billets par jour pour assister aux projections publiques. Cela m'a permis de savourer un magnifique solo de flamenco de Miguel Angel Berma dansant sur la scène d'un théâtre de l'Université de Toronto et n'utilisant comme accompagnement musical que les percussions de ses castagnettes et de ses souliers, et ce, avant la première mondiale d'**Iberia** de Carlos Saura. Ce hors-d'œuvre valait bien plus que le film du maître espagnol rendant hommage, dans des tableaux trop évidents, à la musique de son compatriote Isaac Albeniz. M. Saura commence à avoir sérieusement épuisé les formes du documentaire musical illustratif.

En gala de clôture, le TIFF présentait cette année un film policier américain, **Edison**, tourné à Vancouver et mettant en vedette, dans son premier rôle au cinéma, le chanteur pop Justin Timberlake, qui n'y montre guère de talent. L'histoire et la mise en scène se rapprochent plus des nombreux téléfilms sur la corruption dans les milieux policiers et politiques qui hantent nos petits écrans. Le réalisateur David J. Burke vient d'ailleurs de la télévision et son film s'en ressent grandement. On se demande ce que ce film faisait en gala final, surtout après avoir vu le dernier chef-d'œuvre de Nick Park et des studios Aardman. **Wallace & Gromit: The Curse of the Were-Rabbit** est un subtil et jouissif hommage aux films d'horreur de la Hammer, plein de gags à tous les plans et jusqu'au générique. Un tel film aurait été un point d'orgue parfait à cette fête du cinéma qu'est le TIFF.



Edison

Mother of Mine (Aidestä parhain) du Finlandais Klaus Härö traite des enfants réfugiés loin des champs de bataille et de leurs difficultés d'adaptation à leur nouvel environnement. L'œuvre est très classique mais contient de nombreux moments poignants, spécialement à cause de l'interprétation du jeune Topi Majaniemi dans le rôle d'Eero. **The Sun**, dernier volet de la trilogie d'Alexandre Sokurov sur les leaders du 20^e siècle, est le plus réussi des trois, car il rend palpable la transformation d'Hirohito, empereur du Japon qui accepte de ne plus être traité comme descendant d'une déesse et qui devient donc simple humain capable d'ouvrir